

# Les derniers jours

**Jules Roy vit en Algérie la dernière semaine avant l'Indépendance.**

À vingt-quatre heures de mon arrivée à Alger, je suis convaincu d'une réalité que je présentais depuis les coups de théâtre du ralliement à « la patrie algérienne » de Jean-Jacques Susini et du colonel Gardes : c'est de la seule attitude du F.L.N. que dépend à présent l'avvenir de la coopération entre les deux communautés. S'ils sont assurés de leur sécurité, si l'amnistie à l'égard de l'O.A.S. s'inscrit dans les faits, l'attachement viscéral pour la terre natale déterminera les Européens à rester ou à revenir aussi vite qu'ils sont partis pour ne perdre ni leur travail ni leurs maisons. Alors, la machine se remettra à tourner comme autrefois. Sinon, ils seront remplacés dans presque tous les domaines par les musulmans et l'Algérie mobilisera toutes ses forces pour se convertir sans trop de heurts à un autre système économique et vogue vers son autonomie complète. Dans les quinze jours qui viennent, la seule question que se posent les Européens est celle-ci : le F.L.N. saura-t-il ou pourra-t-il dominer sa victoire ?

## « Nous »

Personne ici ne la lui conteste. Les anciens activistes eux-mêmes ne refusent pas, bien au contraire, de travailler sur cette terre si la justice qu'ils reconnaissent enfin aux musulmans leur est donnée en retour et si les humiliations qu'ils craignent leur sont épargnées. De toutes les conversations que j'ai eues avec eux, il ressort que la réconciliation et, mieux encore, une fraternisation enthousiaste se déclencherait si l'emblème national de la République algérienne était composé des couleurs du F.L.N. frappées de celles de la France. Aucun argument de droit ou de raison ne tient devant cela : si le drapeau du F.L.N. est substitué purement et simplement au drapeau français, il ne restera ici qu'une poignée d'Européens, décidés à s'accrocher quoi qu'il arrive et convaincus que ce n'est pas l'Algérie qui a besoin de la France, mais l'inverse.

Dans chaque appartement des quartiers européens d'Alger comme dans chaque maison de l'intérieur, les caisses du déménagement n'attendent que le canion qui les emportera sur le port. J'ai rencontré peu d'Européens qui acceptent de voir disparaître sans rémission la marque symbolique du prodigieux effort que la France a fourni ici dans tous les domaines. Il m'a semblé que c'était là le dernier obstacle sentimental, une fois de plus, au ralliement massif des « Pieds-Noirs » classiques. La seule solution réaliste qui se présente aux Européens est de

rester et de devenir Algériens sans nostalgie du régime antérieur. J'en ai déjà entendu quelques-uns, fort évolués il est vrai, dire « nous » en parlant des musulmans et d'eux, et j'ai senti beaucoup de commisération dans la façon dont ils évoquaient la sottise des « rapatriés » qu'on appelle ici des « repliés ». A présent, d'ailleurs, on peut tout dire à tout le monde et les objections sont formulées avec une courtoisie dont j'avais perdu jusqu'au souvenir.

La fête politico-militaire de dimanche, à l'Arba, s'est déroulée dans une ambiance de liesse populaire, avec défilés de scouts et de *baïllas* et présentation de l'A.L.N. au stade

ahattu le 24 février dernier de quatre balles de pistolet, une semaine avant le cessez-le-feu. A son actif, une bonté sans limite et plusieurs interventions contre des tentatives de représailles. Avec lui, l'espoir s'en est allé et la petite ville s'est vidée. Sur 2.000 Européens qu'elle comptait, les trois quarts ont fui, dans la conviction que personne ne trouverait grâce, et l'enlèvement de quelques habitants de la région, dont le curé de Sidi-Moussa et le vicaire de Boufarik, a accéléré la panique. Les derniers hommes se retrouvent, le soir, devant l'anisette dans les trois cafés restés ouverts. Comme il fait doux, les gosses jouent

fixe, elle observe la marée humaine qui débarque des autobus comme si elle cherchait le visage des assassins de son mari, et je me surprends à faire de même. Entre nous, il ne s'agit que de ça, il n'est question que de ça, et dans les autres familles musulmanes de l'Arba, il y a tant de victimes que l'éternité ne suffirait pas à découvrir les meurtriers quand on s'acharne à ne pas pardonner. Mais moi qui pardonne, ai-je le droit de le faire au nom des autres ? Pardonnerez-vous si l'on m'avait tué un fils ? Qu'a-t-on fait au commandant Mohamed Bousmaha, un des chefs de la willaya IV à direction collégiale, pour qu'il ait déclaré, ce jour-là, que les accords Mostefai-Susini constituaient « un crime » commis par Mostefai et, comme on l'interrogeait sur ses préférences de Ben Khedda ou de Ben Bella, pour qu'il répondit : « Ben Bella. Définitivement » ?

## La fantasia en 203

De telles affirmations fournissent la preuve que les blessures sont encore à vif et que les divisions et l'indiscipline qui apparaissent au sein du F.L.N. risquent de prendre une gravité singulière. Trois cents enlèvements en trois semaines dans le secteur de la willaya IV, cela ne peut être versé au compte d'éléments « incontrôlés ». Ou alors... Ne faut-il pas aussi voir dans l'incident du drapeau vert et blanc hissé devant les bureaux du haut commissaire de France, à Rocher-Noir, une provocation à l'égard du docteur Mostefai venant des multiples dissensions de la même willaya IV ? Et le docteur Mostefai n'aurait-il pas déjà donné sa démission s'il n'était soutenu par les responsables de la zone autonome d'Alger ?

Quoi qu'il en soit, ce dimanche-là, entre les larmes de ma cousine et les propos péremptores du commandant Bousmaha, j'ai choisi. Brusquement, j'ai appelé une voiture et je suis parti, n'en pouvant plus. Sur la route d'Alger, les chauffeurs évitent le fief M.N.A. de Baraki. Dans l'auto qui nous précédait, des bras brandissaient des pistolets hors des portières et on tirait des coups de feu en l'air. La « fantasia », aujourd'hui, se pratique en Aronde ou en 203. Mais d'immenses champs d'orge attendent encore d'être moissonnés et commencent à se coucher sur la plaine où les fermes ressemblent à des navires échoués.

## Jugurtha

A Alger aussi, les réalités sont amères. Par centaines, les Européens continuent à faire la queue devant les banques pour retirer leur argent et fuir. Certains d'entre eux s'installent, dès le soir, au pied des grilles pour être sûrs d'atteindre les guichets dans la matinée. L'ex-Alger-la-Blanche est atteinte de lépre, couverte de stigmates et de lésions, trouée de vieilles explosions, et de petits tas de vitrines brisées luisent le long de ses trottoirs. Bab-el-Oued est dévasté comme après le passage d'une tornade. Elle est jolie, l'Alger de ma jeunesse !

Dans la lumière du matin, la ville fait encore illusion. Les services publics marchent au ralenti, le personnel musulman regagne timidement son travail. L'espoir de coopération des deux communautés n'est plus qu'un lumignon, et le vent qui va souffler à partir du 1<sup>er</sup> juillet risque de l'éteindre à moins qu'il ne le transforme subitement en brasier. Il ne faut jamais perdre de vue que la terre natale de Jugurtha et de saint Augustin est le royaume des sautes d'humeur, des coups de théâtre et des miracles.

JULES ROY.



LE MEETING DE L'ARBA (\*).  
Dans le secteur du colonel Argoud.

(Reporters associés.)

municipal, sous l'œil discret et débonnaire des gendarmes, impressionnés par l'ordre qui régna et les applaudissements de spectateurs convaincus, amenés par pleins chargeants dans des voitures pavisées et cabossées. Souligner qu'il n'y eut ni incident ni provocation n'est pas inutile quand on se souvient que le secteur de l'Arba fut commandé autrefois par le colonel Argoud qui fit régner l'ordre en fusillant sur la place publique et en exposant les cadavres. A l'époque, il se produisait des dizaines d'attentats chaque mois et personne ne songeait même à partir. « A présent, me dit-on, nos morts doivent se retourner dans leurs tombes. »

Parmi ces morts, un des miens : Georges Paris, un cousin germain,

dans la rue, des chants s'élèvent des quartiers musulmans et des you-you vrillent la nuit. D'un geste brusque, alors, dans les bistrotts, quelqu'un claque les portes et tire les rideaux.

## La willaya IV

La femme de mon cousin est devenue une ombre, errant entre sa maison et le cimetière et clouée à la vie comme à une croix. Sur son visage, les larmes coulent, intarissable fontaine dont l'eau rejoint toutes les rivières et le fleuve qui jaillit encore de l'Algérie blessée. Le regard

(\* ) Au micro, le colonel Mokhtar de l'A.L.N.